

**Nimrod**

**Le bal  
des princes**

---

roman

*ACTES SUD*

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Après de longues années d'exil, un jeune professeur de littérature est en partance pour le village de son aïeule. Ce matin-là, il traverse le fleuve et rejoint la terre de son enfance, mais au calme habituel s'est, semble-t-il, substitué une étrange agitation : l'un des colonels de l'armée est attendu dans cette campagne tchadienne pour une visite très officielle. Alors que les regards du jeune homme s'évadent vers la beauté des paysages alentour, les villageois l'identifient sans tarder comme la seule personne capable de leur servir d'interprète auprès du colonel. Car les dialectes en ces régions sont multiples et l'isolement de ces provinces du Sud ne pourra s'effacer qu'au prix de l'engagement des populations dans un même combat.

Dans la lumière de midi, le jeune homme devient le médiateur entre le chef de village et cet illustre chef de guerre : une sorte de passeur sommé de rendre intelligibles l'Ancien et le Moderne, d'être le dépositaire des uns et des autres – bien qu'incompris des deux camps –, pour qu'advienne, peut-être, un monde plus homogène.

A travers cette rencontre entre un fils de l'exil et le pouvoir incarné par un militaire, Nimrod explore l'infini du sensible. Dans une langue éminemment poétique, son personnage aborde les rivages de ses contraires : cette condition d'étranger qui fait de lui un amoureux des êtres et des lieux de cet autre versant de sa vie.

## NIMROD

*Nimrod est poète, essayiste et romancier. Il a publié aux éditions Actes Sud deux romans : Les Jambes d'Alice (2001 et Babel 2008) et Le Départ (2005), ainsi qu'un recueil d'essais intitulé La Nouvelle Chose française (2008). Sa poésie est publiée aux éditions Obsidiane.*

### DU MÊME AUTEUR

*PIERRE, POUSSIÈRE*, poèmes, Obsidiane, 1989.

*PASSAGE A L'INFINI*, poèmes, Obsidiane, 1999.

*LES JAMBES D'ALICE*, roman, Actes Sud, 2001.

*TOMBEAU DE LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR*, essai, Le Temps qu'il fait, 2003.

*EN SAISON*, suivi de *PIERRE, POUSSIÈRE*, poèmes, Obsidiane, 2004.

*LE DÉPART*, récit, Actes Sud, 2005.

*LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR*, essai cosigné avec Armand Guibert, Seghers, "Poètes d'aujourd'hui", 2006.

*LA NOUVELLE CHOSE FRANÇAISE*, essais, Actes Sud, 2008.

*ROSA PARKS*, roman, Actes Sud-Junior, 2008.

Ouvrages à tirage limité :

*EN MAJESTÉ LE MANTEAU ROUGE ET NOIR DU SOLEIL*, essai, Aleph, beth, 2000.

*LA TRAVERSÉE DES JARDINS*, poèmes, avec le peintre Marie Falize, Aleph, beth, 2001.

*LES ÉLÉPHANTS*, poèmes, avec le peintre Décebal, TranSignum, 2004.

L'auteur remercie le Centre national du livre pour la bourse qui a rendu possible la rédaction de ce roman, ainsi que la commune de Grigny-en-Lyonnais.

© ACTES SUD, 2008

ISBN 978-2-330-02991-3



NIMROD

LE BAL  
DES PRINCES

roman

ACTES SUD



*Quand l'histoire serait inutile aux  
autres hommes, il faudrait la faire  
lire aux princes.*

BOSSUET





I

LE DIT DES FLEURS



Or le jour brillait d'un éclat divin. Et j'étais là rien que pour en jouir. Dansant dans la lumière, c'était comme si je courais vers Maureen les mains pleines de fleurs. Marguerites chéries, elle vous bouderait, j'en suis sûr. Négliger un si tendre bien du soleil est un acte insensé. Le beau soleil d'une composition – la rosace des composacées... Je me disais : "T'es pas capitaine, mon vieux, c'est pour ça qu'elle te traite ! – Oh, que même..." renchérisait une voix, là, à côté... La voix, mon double. Car, par-delà l'un et l'autre point de vue, je recherchais une virilité en accord avec la conjoncture. Etre militaire, tel était à présent l'aspiration commune – la mienne en tout premier. C'est dire que j'étais jaloux de ceux qui combattaient. Et, même si j'avais envoyé mon ami Doubaye, le capitaine, pour présenter à ma femme les rayons d'herbe et d'eau – les rayons au cœur d'or –, ça n'aurait rien changé. J'aurais humilié mon émissaire. Une fleur au bout du canon, quelle défaite pour un soldat ! Ça n'est pas le jour – jour des fleurs –, même si, dans un français irlandais, ça peut se dire *Bloomsday*. Ça ne sert à rien de jouer les gentils. Ça n'est pas le jour, faut

piger, dis. Et arrêter de broder sur des faits que la nature, à plusieurs kilomètres à la ronde, méconnaît. On ne trouve ni coins ni recoins fleuris dans le village, pas un bosquet de roses, de lilas. Notre monde en est dépourvu. Pas même de pâquerette, l'ébauche – ne serait-ce qu'en rêve – d'une marguerite du Transvaal, l'humble gerbera. L'Afrique du Sud est bien éloignée des rives du Logone. Impossible de rapprocher mon fleuve du Zambèze. De mélanger leur eau, leur herbe, leur urbanité. Comme c'est le cas à Venise. *Acqua alta*. Je la devine au loin. Il y a l'herbe, de la verdure ; en cette saison, elle n'est pas dans la note. Brûlée, sans charme, comme une aire tard venue au repos. Je m'en avise, et il faut bien en sourire...

Du large, évidemment, où je les inspecte et où elles poussent en grand nombre, juste réponse de la terre aux premières pluies de la fin avril. Là, sur les dunes – une forêt de joncs brident leur avancée –, elles bordent la plage de teintes pastel. Là, ma barque s'est s'échouée. Sur le sable fin, j'ai dansé – étrange joie qui daignait s'emparer de moi sur les rivages que la guerre – du moins à Eré – avait meurtris. Dans les eaux, je m'étais amusé comme si c'était mon élément ; j'avais fait concurrence à ses résidents naturels. Puis, je suis revenu au village. C'est alors que m'est apparue la pauvreté du sol. En dépit de mon trouble, ce n'était pas un constat nouveau. Ce qui l'était en revanche, c'était ma répugnance.

*Ils partagèrent mes vêtements,  
Ils tirèrent au sort ma tunique.*

C'était ça : j'avais été mis à nu, je ne sais comment, dépouillé de la doublure intérieure qui

nous rend amoureux des êtres, des choses. Nudité du paysage couleur terre de Sienne. Les douces falaises du bord que j'avais traversées distraitemment tout à l'heure dévoilaient à présent les nombreuses galeries d'où parfois tombaient un os, une planche, en somme les ruines de l'antique village. C'étaient des événements familiers auxquels personne ne prêtait plus attention. L'os, science pure de la mémoire, les flots l'emportaient au loin. Celui-ci irait enrichir dans les profondeurs quelques sédiments. Aussi, depuis que le village a été rebâti à l'intérieur des terres, les morts sont enterrés dans la cour. Ils inaugurent de la sorte une nouvelle cohabitation avec les vivants. Et dans la maison de grand-père où sont descendus les miens, notre aïeul – ainsi que sa femme – dort dans un coin du jardin. Le soir, un kapokier jette sur eux une ombre géante. Celle-ci vient redoubler l'ampleur des murs. Grand-père avait construit son domaine comme une forteresse. En son sein, elle accueille : elle est asile ; de la sorte rencontre-t-on la verdure – ici, dans tout le village, grâce aux arbres et, dans certaines maisons, la présence d'un humble potager – rarement un verger digne de ce nom. Et jamais trace de fleurs nulle part. Je ressentais cette absence comme un affront. Je l'éprouvais déraisonnablement. Plus que jamais je voulais être aussi doux qu'il est permis de l'être. Je n'avais rien trouvé de mieux pour me faire pardonner de Maureen. Deux jours déjà que je les avais retrouvés, et toujours cette obsession de marguerites. En moi le dessein grandissant de devenir le cœur de mes sensations, leur point de mire, leur amadou. Le grand dessein d'anoblir Maureen avec ma forfaiture...

Quand mes pieds ont touché terre, quand j'ai quitté le fleuve, les nims de l'école primaire déployaient leurs feuilles. Impossible d'attendre d'eux un autre ornement. La saison des fleurs est à venir. A l'heure dite, elles constelleront l'étendue. Il me sera loisible d'imaginer les doux pieds des Kimoises, leurs petites foulées. Sublime effort, doux effet. Mais les nims sont demeurés verts. Je ne saurais hâter la floraison. Je détourne le regard. Je le détourne aussi des femmes, des enfants. Les pieds des Kimoises ne m'excitent plus ; la poésie de la poussière a vécu.

J'ai traversé la route, puis la place du marché. J'ai longé deux pâtés de maisons, j'ai atterri chez nous. Quelle ne fut pas ma joie de voir deux tomates rouges au fond du jardin ! Les dalles tombales de mes grands-parents les veillaient. *Gerbera senegalensis*, des tomates me consolent de votre absence obstinée.

A présent, je suis sous le regard de Maureen. Elle me toise ; je sens qu'elle croise le fer avec moi. Tous les fers en nous (et leur cortège de minéraux : le chlorure de sodium, le chlorure de potassium, le bicarbonate, le magnésium, etc.), il vient un moment où ils cristallisent dans le regard d'un être cher, y concentrent la lumière de son corps. Ajoutons à cette chimie les sources chaudes (au nombre desquelles notre sang), la flamme d'un briquet, l'éclat d'un grain de sable... et nous voici décapés. Pendant que je rumine de telles pensées, à supposer que j'aie en main des pâquerettes (de fait, elles poussent en abondance sur la rive opposée), elles tomberaient par terre,

comme foudroyées. La sécheresse du cœur est impitoyable.

Qu'est-ce qu'une fleur ? demande-t-on, las tout à coup d'une délicatesse longtemps contenue. De l'herbe, répond saint Jacques. Autant militer pour le rien. La fleur fane tôt. On l'oublie. Or la beauté, ce n'est pas comme le malheur. On l'oublie autrement. Elle s'é-v-a-n-o-u-i-t, si brève que soit son espérance de vie. Elle s'é-t-e-i-n-t. Vingt-quatre heures ou une heure, c'est tout pareil. La plus petite période se décompose en minutes et secondes. Puis c'est l'atome, l'écho transparent des êtres qui ont traversé la durée. Ils sont revêtus de la seule apparence qui convient : l'innocence. On atteint ainsi la frontière de l'humain. On n'a plus rien à déclarer. Fin.

## 2

Maureen n'est pas femme à qui l'on offre des marguerites. Il avait fallu ma virée avec Alice pour que je m'en persuade. Ainsi ai-je découvert le mépris. Une moue de Maureen, un pli de ses lèvres, un geste bien trop solennel à mon goût, et c'est la vie qui m'abandonne. La complicité bâtie jour après jour, les heures de tendresse, la voix qui fécondait l'échange, de tout ça plus rien : le monde s'effondre. Et elle le savait ; c'était la sienne de vengeance ; un surcroît de feu qui lui faisait du bien en lui faisant mal. J'en aurais pleuré. Or, la vie de couple est faite de ces absurdités qui, quelquefois, nous rendent plus que médiocres.

Je n'arrivais pas à protester contre le traitement qu'elle m'infligeait. C'était son tour à présent. Elle avait le droit d'épancher sa bile, elle avait raison de le faire, comme d'autres ont raison de venger une sœur tuée sous leurs yeux. Même à moi qui l'avais trahie, elle paraissait odieuse. (Je ne devenais pas un ange pour autant.) Maureen n'avait pas à se montrer aussi pitoyable. Je l'avais été, moi, et l'aveu m'en coûte. Ça suffisait comme ça. J'avais péché pour deux et payé pour quatre : pour la femme, pour l'amant, pour la maîtresse et pour le diable. Un homme, quel qu'il soit, devrait pouvoir garder pour lui son secret – que ce soit un meurtre ou une liaison. Mais je n'en suis pas capable. Pourtant, j'estime de toute grandeur une semblable attitude. Cela dit, je n'aimerais pas pavaner sur la souffrance de Maureen. C'est laid. J'ai l'impression de m'acharner sur un cadavre, de le dépouiller de son seul et inviolable trésor : le manteau de pudeur qui soustrait quiconque au regard des autres. Je meurs de n'avoir pas su résister à la tentation. Dès le début, je savais à quoi je m'engageais. Je l'avais su d'une acuité mordante. Mais il fallait néanmoins y aller.

Dès mon arrivée, c'est sur la rive où avait retenti l'autre nuit le rugissement des BM13 que je suis allé me baigner. La poudre dispersée dans l'air ne pouvait remonter le courant. Je n'avais rien à craindre. En plus, l'eau ne parvenait pas à diluer le poison que Maureen m'avait inoculé :

— Monsieur va en vadrouille, délaissant femme et enfant dans ces hameaux où pleurent des veuves, est-ce cela ton amour, dis ? Un amour de chien, un crachat !



J'avais été défait par ces paroles, humilié jusqu'à l'os. Mon père s'étranglait de colère ; ma mère s'en était allée gémir dans sa chambre. Nos palabres laissaient indifférents la petite Cynthia et mon cousin Ilyssa. J'étais abasourdi ; j'ai patienté jusqu'au soir, après dîner, pour, en tête-à-tête, interroger ma femme.

— Maureen, tu as été trop loin...

— Comment ? Ma souffrance ne compte-t-elle pas ?

— Tout de même.

— Tu oses ?

— Non, tu te trompes de combat. Que s'est-il passé en mon absence ? Je ne te reconnais plus.

— Il s'est passé que j'étais seule. Je t'ai cherché toutes les nuits, tu n'es pas venu, tu n'as pas donné signe de vie. Je ne te pardonnerai jamais...

— Mais, écoute...

— Jamais !

Je la comprends. Je m'étais présenté à elle, riche de mon seul désarroi.

— Homme de peu de foi, pourquoi es-tu revenu ? Je ne t'attendais plus, personne ne t'attend ici.

J'avais d'abord accusé le coup avant de trouver la force de lui répliquer :

— Mesure tes mots, Maureen. On peut tuer avec moins que ça.

— Parce que je ne suis pas une morte, peut-être ? As-tu idée de mon supplice ?

— Certes non, mais laisse-moi le temps de me poser. J'ai droit à l'accueil, moi aussi, je suis ton hôte, après tout.

— Tu as été mon mari, je le reconnais ; à présent, j'aimerais que tu m'oublies ; il n'est pas séant que tu me tutoies.

Et, en se détournant, elle a ajouté :

— Repars d'où tu viens.

Au même moment, une clameur a troublé la nuit. Les BM13 crachaient leur feu. Le récit de ma réapparition aurait dû commencer de la sorte, n'eût été la peine que j'aurais occasionnée de nouveau à Maureen. Un transistor posé sur une table basse, à l'entrée de la maison, diffusait de la country. Puis, venant de plus loin que la rue, une voix : "Un orchestre d'enfer ! Un orchestre de feu !" Ainsi volait à mon secours la diversion à laquelle je n'osais rêver. Instinctivement, je me suis éloigné de Maureen. D'ailleurs, je n'avais pas à m'en expliquer.

### 3

Le vacarme des canonnades mêlé à celui de notre dispute ne me laissait pas d'autre loisir que celui de louer la terre. Même dépourvue de fleurs, elle valait encore mieux que rien. Pourtant, il fut une époque où Kim représentait pour moi l'Eden. Quand Myriam et moi y passions les vacances, le sol suintait de partout. La plaine vouée à la culture du riz, honorée des dieux année après année, fut, pendant longtemps, notre unique villégiature. Le bonheur s'exprimait en sa saison. Au reste, je ne lui demandais rien qui ne relevât de l'exercice le plus libre, à l'image de ce que fut notre adolescence à Kim. Le soir, Myriam m'enjoignait de faire le mur pour aller jouer avec Rachel et Ilyssa, nos voisins. L'envie d'escalader la forteresse était suscitée par le plaisir d'entendre à notre retour, deux heures plus tard, grand-père maugréer : "Où êtes-vous encore passés ? Je vous ai cherchés partout !"

(Mais grand-père n'avait pas bougé de son transat : éternité des assis.)

— Tu vois (Myriam s'interrompait pour me prendre à témoin), tu vois, j'aime qu'on se fasse du mouron pour moi !

Et se tournant vers grand-père :

— Tu es le plus adorable des pépés !

— Soit, renchérisait celui-ci, mais, tout de même ! Là, à me faire du mouron, tu exagères un peu !

— Ce que tu peux être rabat-joie ! feignait de s'emporter ma sœur.

— Tu as dépassé les bornes ; viens, que je te pince les oreilles !

Alors Myriam commençait à glousser.

Elle posait sa tête sur ses genoux et se faisait masser le lobe du petit organe. Je piaffais d'impatience en attendant mon tour. La fleur la plus exquise (et l'oreille en est une, qui orne nos tempes), le bonheur que jamais aucune fille ne m'a prodigué, c'est sur les genoux de grand-père que je l'ai goûté. Le bon maître des jeux innocents, celui que tous les gosses du village sollicitaient pour ses mains expertes (surtout, les mauvais garçons et les mauvaises filles, ceux qu'on qualifiait de "tête dure", les doigts de grand-père les faisaient fondre au feu de l'amour...), nous initiaient à la sexualité au su et à la vue de tous. (Disons, la sensualité, pour ne désobliger personne.) J'avais pris conscience du jeu érotique promu jadis par grand-père cette nuit-là où, dans une position inhabituelle, Maureen m'avait effleuré les oreilles avec ses tétons. J'avais tressailli, oui, j'avais crié ! L'extase avait fait refluer en moi le souvenir de ces brèves séances de caresse de l'ouïe. (Sans appareil, il va de soi, ni coton-tige, ni plume d'oie : seulement le contact de la chair

avec la chair. Ainsi étions-nous initiés aux futurs brasiers de Cupidon !)

Myriam, je me rappelle, s'endormait sur le coup : il se faisait déjà tard à notre retour à la maison. Et comme ma sœur était capable de discourir jusqu'à la dernière seconde où le sommeil l'emportait, elle nous plantait là, au milieu d'une phrase, et poussait son premier roupillon. Le geste de grand-père me faisait comprendre que gisait au plus profond de nous un pur objet de tendresse. J'en mesurais d'autant plus la grandeur qu'il s'en acquittait avec probité. De plus, il n'était pas insensible au plaisir qu'il nous procurait.

Le sourire éclairait sa moustache carrée, ses pommettes, ses yeux. Ce n'était pas l'extase : cela, il priait pour que nous l'ayons, nous. Il faisait des vœux – à mi-voix, certes, mais tellement audibles pour une oreille d'enfant !

#### 4

Dites-le avec des fleurs. C'est par ces mots que l'Occident a normé les déclarations d'amour. Un papier de soie rouge lie-de-vin, un film plastique transparent, et le bouquet de roses, de pivoines ou de tulipes remplit nos bras de sollicitude. On pardonne si aisément la réclame que la fleuriste épingle dessus. Ce n'est après tout qu'un petit rectangle doré, un rien adorable. Ça ne peut faire de mal à personne. La délicatesse est devenue un article marchand. On nous vend du vent. Je n'ose pas y croire et, cependant, j'emporte toujours ma botte de fleurs le cœur battant.

Combien de fois ai-je été couvé du regard par les filles ? Certaines, dès que leurs yeux se posent sur vous, frissonnent. Très vite, elles se reprennent et vous font des compliments. Un homme, un vrai, qu'elles se disent, et qui court à son rendez-vous avec des fleurs. Oh, comme j'aimerais être à la place de l'heureuse élue ! Les fleurs du bonheur portatif. On en sème, forcément, à les trimballer par les rues... Chouchou ! chouchou ! suggèrent les pétales de roses. Un cri de ralliement. "Aux fleurs, citoyens !" *La Marseillaise* change de strophes. Elles ont été réécrites par des *Peace and Love* qui, dorénavant, seront chic, les cheveux courts, la barbe rasée, les chaussures cirées. Leur manteau est en cachemire... Ils sont devenus des dames, des messieurs. Des gens dignes de l'élégance des fleurs, des êtres de vitrine. On a fait un sort aux fleurs des champs, on a déshérité la campagne.

Les mêmes chaînes les distribuent, de New York à Amsterdam, en passant par Paris, Munich, Tokyo. Un produit commun, un legs communiste – quand on y songe... Lorsqu'on entre dans la boutique de notre fleuriste préférée, l'offre est abondante mais le choix, restreint. Le discours amoureux peut à peine accoucher d'une phrase singulière. Les fleurs sont coupées d'avance. Un savoir-faire standard préside à leur composition. La femme qui vous reçoit (elle est entre deux âges) cache ses rides sous le fard de grandes marques. Cela ne l'enlaidit pas ; au contraire. Ses traits accusent seulement la fatigue de la journée. Les clients affluent ; c'est bientôt la fermeture, il faut faire vite sans en avoir l'air. Après tout, le vrai degré du frais, que ce soit pour les fleurs, les surgelés, ou la peau du cou que drape le foulard Chanel, est des plus douteux. Mais